



DE TELS HOMMES

**Corbusier, Dalcroze, Grock, Honnegger, Piccard, Ramuz, Ansermet, Bosshard,
Cendrars, Choux, Doret, Martin, Pittard, Rollier, Simon, De Traz**

Par Fernand Gigon

Editions Perret-Gentil, Genève 1942

GROCK

*«... Et c'est une étrange entreprise
que de faire rire les honnêtes gens.»*

Molière

Quelle gueule ! Bon Dieu ! Quelle gueule ! Des lèvres en quartiers de pastèque, des oreilles en feuilles de choux, le nez en tomate, un crâne franc comme une rave, des yeux en noisettes, quoi, un jardin botanique sur ce masque de doux ivrogne : Grock.

L'ombre des coulisses le chasse sur la scène dévorée de lumière et le poème de sa présence débute par cette gueule d'où surgissent des colliers de sourires. Puis ce cou, très long, très blanc, pas très solide et qui naît à l'échancrure d'un invraisemblable plastron. Le corps carapaçonné de noir, prêt à la parade, précède sa fameuse et immense malle qu'emplit d'emblée notre curiosité. D'instinct nous imaginons que notre joie sortira de là. Et les gants, diable, comment les oublier ! Si Chaplin rejoint la bourgeoisie par une canne et un chapeau melon, Grock, lui, vise à l'aristocratie par ses gants blancs, son plastron blanc. Tout cet inutile fatras des privilégiés, le vagabond le lie à sa personnalité. Pour rester lui-même, c'est-à-dire ne pas être dupe, il allonge les semelles de ses souliers. Démesurément. A tel point qu'elles soudent l'homme au sol. Son esprit, dès lors, peut muser, courir les paradis, chatouiller la fantaisie, chantonner l'amour. Jamais Grock ne connaîtra le vertige ;

ses souliers le rappelleraient à la terre, si d'aventure, il allait l'oublier.

Pour mieux jouer à l'aristocrate, il en ajoute encore, et son vaste manteau aux multiples carrés lui permet de croire au chic suprême.

Quel chemin parcouru, du cocher de Whitechapel, modèle de Chaplin, à la *Ruée vers l'or*, puis enfin au « Pourquoi pas » du Jurassien ! Le rire du début de ce siècle prend naissance à Londres, se transforme à Reconvillier, puis s'étend sur le monde. Les contempteurs futurs ne l'oublieront pas, on peut en être sûr.

L'accoutrement de Grock est un chef-d'œuvre de naïveté et d'émotion. C'est sa carte de visite qu'on lit immédiatement, avec quelques variantes, entendu, mais sans aucun doute sur son sens réel. Carte de visite qui ne présente qu'un seul tort : n'être point originale — au sens propre de ce mot.

Où le grand art éclate comme une fusée — Grock se moque des mots trop beaux, à l'ordinaire réservés aux poètes ou aux savants, qu'on lui décerne — c'est à l'instant même où le clown gesticule. Ses doigts encagés dans les gants, ses bras trop longs pour un veston trop court, ses jambes cassées là, derrière les genoux, à la manière des Esquimaux, accomplissent une suite rythmique qui transforme le réel en irréel, devant vous, comme le feu transforme l'eau en vapeur.

La vie péniblement terre à terre, empêtrée, se dégage soudainement et se pare des ailes de la fantaisie. Le geste menu et quotidien exige maintenant d'autres mesures que les nôtres. Quelques poètes s'y retrouvent d'emblée. Le public, lui, sent obscurément que quelque chose de non conforme naît devant lui. Coule dans ses veines une impression confuse, mal définie, inconsciente. Elle tient du chatouillement sous les pieds et de l'envie d'éternuer.

Grock, rusé comme un chat, ne contrôle certainement pas ses effets, mais sent à coup sûr le dixième de seconde où il peut provoquer une « chute ». Dans la plupart des cas, ce sera un bon mot, une pirouette ou un accord musical pour le moins saugrenu. La préparation savante du public n'est

pas vaine : le rire peut éclater, un et multiple. Sur la scène, le clown fixe d'un regard inquiet la collection de permanentes et de calvities qui s'alignent devant lui. Un peu d'effroi... car le rire qu'il a suscité ne l'atteint pas encore. Enfin il arrive par saccades, déferle, accompagné de cris, de bravos, de claquements de mains. Alors Grock sourit, sourit suavement, avec une illusion de bonté naïve si bien construite que toutes les femmes retrouvent en lui un enfant, leur enfant parfois. Les hommes moins armés de poésie rient moins fort, mais sourient plus longuement, avec un peu de regret peut-être.

Cette première réaction des spectateurs donne le ton au numéro entier. Rien à replâtrer dans la suite. Ou bien, le numéro part en flèche et il continue jusqu'à sa révolution totale sur un rythme extraordinaire, ou bien il reste collé — encore un de ces termes de métier — et Grock se multiplie. Il accentue ses effets, redouble de virtuosité dans ses pirouettes, jusqu'à la pleine allure. A ce moment, il serait prêt à risquer sa vie pour assurer le succès qu'il envie.

Mais que vaut un clown sans partenaire ? Seul sur une grande scène, embarrassé de ses mains et de ses pieds, de son corps entier, il ne lui reste qu'à compter sur lui-même, fonctionnant en même temps comme sauteur et tremplin. Sa science, son agilité suffisent rarement à créer sur les planches la vie ou la poésie. Raison pour laquelle Grock se sert d'un partenaire, aussi nécessaire pour la bonne conduite de son numéro que la pluie pour les blés. Le partenaire prépare le bond ou la glissade, dit le mot qui fera naître le bon mot, courbe l'échine quand le maître arrive, s'aplatit quand l'autre monte, s'efface quand le clown s'impose. Il est le commencement des mille aspects de la clownerie. L'autre en est la fin.

Le spectateur comprend que le partenaire lui ressemble comme un frère, qu'il est un autre lui-même, qu'il joue l'éternel second rôle du réprouvé. En habile miseur, le Jurassien ne manque jamais de pousser devant lui son acolyte au moment où la foule s'use les mains, applaudit et mendie un supplément de spectacle — quelque chose comme le pourboire des garçons de café.

Trois partenaires comptent dans la vie artistique de notre homme. Le premier lui donne son nom de Grock. Un petit drame en dépend. Les « Excentrics Brick et Brock » se produisent en Provence, quand arrive à Nîmes le Cirque National Suisse du père Schmidt, auquel notre clown rend quelques services comme caissier, cuisinier, garçon d'écurie ou comptable. Un jour, Brick se présente au Cirque pleurant la perte de son associé Brock que le service militaire retient loin des pistes. Le Jurassien s'entend rapidement avec ce nouveau compère. Quand les deux gaillards se présentent au public, c'est sous le nom : Brick et Grock, le B s'étant transformé en G. Pas bien malin, certes, mais pratique. Après trois ans de collaboration qui les conduisent en France, à Paris — pour la première fois au Cirque Medrano — en Espagne, en Belgique, en Tunisie, en Italie, ils arrivent enfin à Buenos-Ayres, où la dispute éclate avec gifles, coups et encambronnements multiples.

Brick disparaît et Grock demeure.

Deuxième rencontre : le clown Antonet qui forme bientôt avec Grock un duo extraordinaire. Tous deux, après avoir mis au point le numéro que le monde entier applaudit, après avoir brûlé les planches en vingt pays différents, se lancent à la conquête de Londres qui, en matière de music-hall, fait ou défait une renommée. Bientôt leurs noms figurent au bas de l'affiche, en petits caractères. Il faut viser plus haut. Grock achète en France une automobile et arrive pétaradant à Londres pour épater le public anglais. Dans le monde des « Variétés », le Colisée d'avant-guerre consacrait un artiste pour la vie. C'est ce rempart qu'il fallait abattre pour que devienne définitive leur gloire. Trois ans après ses débuts londoniens, Grock enfin paraît sur l'affiche du Colisée en première place — le gros fromage, comme on dit. La province demande « Grock et son partenaire », car il n'est déjà plus question d'Antonet.

A Londres encore, Grock connaît et engage son partenaire le plus parfait, un jeune Hollandais, excellent violoniste, Max van Embden, avec lequel il travaille seize ans durant. Max, vif et intelligent, ranime l'esprit d'équipe sur scène. Il cède quand Grock se montre brillant ; accentue, cas

contraire. Dans le privé, un homme charmant, un confident pour le clown, un consolateur souvent. Les deux hommes vivent ensemble leurs plus grands succès, leurs plus riches contrats et leurs joies les plus fécondes. La fin de leur union sent un peu les ragots de cuisine et Grock n'y joue pas un rôle sans faute. Un procès, depuis, dresse entre les deux artistes une barrière que rien ne détruira — encore que Grock ait, à plus d'une reprise, désiré reprendre une collaboration. Max van Embden lui, court le monde seul, sous le nom du « vagabond musicien ».

On déclanche le rire par des procédés aussi précis que ceux qui mettent en marche un moteur à explosion ou une machine à compter les cigarettes. Il existe une sorte de mathématique pour les deux cas. Sur ce sujet, Bergson renseigne les curieux. Un Chaplin — on revient toujours à lui — provoque le rire par des raccourcis ou des ellipses. Il coupe, taille, serre, enlève, élide, tel un Flaubert son style. Grock, moins complet, recherche ses effets dans la surabondance. Or la richesse, ce n'est pas d'avoir beaucoup, c'est d'avoir assez. Il multiplie ses mots, toujours les mêmes, ou ses phrases. On se trouve devant une dictature de la répétition. Et qu'il faut bien subir. Finalement, le public consent à admettre la convention et à y trouver sa joie. C'est un véritable déboutonnage de l'âme.

Les « pourquoi », les « sans blague » se succèdent en cascades. Ils tombent alors que personne ne les attend plus. Le premier n'est pas drôle — à moins qu'un peu de snobisme s'y mêle —, le deuxième fait parfois sourire, le troisième fait rire et le dernier met feu à l'exubérance. Une telle insistance dans l'effet ne pouvait plaire aux Américains, par exemple, habitués aux swings à l'estomac, aux coups de pied, et non à cette infinie insistance qui s'attaque au système nerveux. Pour cette raison, ils boudèrent toujours Grock. Nous autres, d'Europe, croyons aux feintes de l'esprit et mettons volontiers un peu de complaisance quand il s'agit de rire au doux entêtement de Grock.

Mais sa réelle force éclate ailleurs. Dans son acrobatie endiablée et périlleuse. Qui l'a vu s'asseoir sur sa chaise devant son piano, après avoir accompli un saut qui l'élève

au-dessus du dossier de sa chaise, puis le laisse retomber comme un ange, sait à quoi s'en tenir. Brutalement arrêté dans son mouvement, l'inertie coupée, assis enfin, il se tourne vers le public et sourit béatement, heureux de lui-même. Ses doigts s'étalent sur les touches, appellent le fa, le do, le la, alors que le fa dièze, le ré ou le la bémol étaient visés. Peu importe. Si le public est prêt à supporter cette cacophonie, le piano, lui, proteste. Il geint, puis cède en son milieu. Ses pieds tremblent et finalement il s'écroule comme seul un squelette vermoulu sait s'écrouler. Mais Grock tape toujours, tape, tape, jusqu'à ce que ses doigts rencontrent le plancher de la scène. Une fois de plus : obstination.

Grock est le seul grand clown qui ait imposé un numéro hétéroclite, pour lequel il fait appel à la musique, à l'acrobatie, au bon mot. Trois genres divers dans lesquels — toujours au music-hall ou au cirque, s'entend — des hommes comme Betove, Colleano, Dorin, par exemple, excellent. Notre clown lui, mêle tout, prend un peu ici, remet là, ajoute encore, crée un ensemble jamais désordonné et dont la mise au point laisse pantois d'admiration.

Pourquoi ?

La réponse paraît aisée et paradoxale à la fois. Parce que Grock est Jurassien et qu'il subit l'influence de la terre natale plus que n'importe qui. Je dis « terre », non patrie. Somme toute, un « climat » au sens de Maurois, âpre et doux, léger et lourd, lumineux et austère.

Jurassien — ici, Jurassien et horloger marchent de pair — par le sens de l'équilibre. Juste dimension (le mot vaut pour l'espace et pour le temps) entre le coup de trompette, la cabriole par-dessus le piano et le « pourquoi » qui termine chacune des actions de son numéro. De même, les collines du Jura équilibrent magnifiquement le pays.

Jurassien par la minutie. Aucun des effets de Grock ne doit une part de sa réussite au hasard. Au contraire, ils brillent par cette précision qui transforme — en un autre domaine — cent grammes de laiton en une montre. Certes, un spectateur attentif qui verrait Grock trois ou quatre jours de suite, relèverait quelques subtiles transformations. L'entrée de Grock qui s'effectuait hier par le côté cour, s'ef-

fectuë aujourd'hui par le côté jardin. Ou encore, ce mot d'esprit qui précédait hier le solo d'harmonica, aujourd'hui le suit. Mais ces différences intéressent les chercheurs de puces et non le public.

Jurassien par l'avarice. L'extrême rareté des moyens utilisés par Grock ne dépend pas de la paresse. Non. Mais un des aspects du caractère jurassien s'y révèle. Injure de croire que le clown soit incapable de transformer ses « sans blague » et ses « pourquoi » en « tu parles », « et après », « comment », ou « une belle jambe », « tac-tac », que sais-je encore ? Question de caractère qui exige d'un minimum de moyens un maximum de rendement. Si Grock pouvait se couper en petits morceaux, puis jongler avec eux avant de les recoller, il se présenterait nu devant une salle.

Jurassien par le sens de l'irréel — je ne dis pas fantastique. Rarement le ciel du Jura apparaît sans nuages, ou, tout au moins, sans un revêtement blanchâtre. Un tissu de brouillard nuance les contours du pays, les adoucit, sauf pendant quelques jours d'octobre. Et les habitants ont adopté, pour leur âme, cette irréalité. Grock apporte sur la scène sa part de poésie, mais une poésie qui chante, ne sait pas crier. Du Musset, non du Verhaeren. Des soupirs, non des hurlements.

Jurassien par l'habileté souveraine du geste. Ce n'est pas en vain que pendant plus d'un siècle, des générations se sont pliées à la discipline de l'horlogerie. Tout un peuple a acquis une justesse et une dextérité manuelles qui tient du prodige. Grock subit cette influence, elle aussi déterminante de la physionomie jurassienne. Et si le public s'extasie volontiers sur la souplesse de Grock — que contredit son aspect extérieur — il oublie le type qu'il représente, le lieu d'où il vient et le gymnaste qu'il fut. Un « fédé », comme on dit.

Jurassien par la pudeur. Un peu de bigoterie régit le Jura et maintient le niveau de la pudeur assez élevé. Elle trouve chez Grock une étrange transposition. Qu'on se souvienne de ceci : le clown jette son archet en l'air, joue au malin et essaie de le saisir au vol. Naturellement il le manque, grimace, s'excuse, puis disparaît derrière un paravent. On

voir surgir en l'air, trois ou quatre fois, l'archet que Grock apprend à rattraper. Un cri de triomphe annonce son succès et quand il se présente à nouveau devant le public, c'est en maître qu'il accomplit sa petite prouesse. Ce tour de passe-passe vaut un chef-d'œuvre. La pudeur l'inspire. Plus : la pudeur jurassienne.

Jurassien enfin, par l'esprit. Non que les braves gens de l'Ajoie ou des Franches-Montagnes brillent par l'éclat de leur esprit. Ce serait exagérer ; mais ils partagent en Suisse romande avec les Vaudois de Lavaux, par exemple, le monopole d'une ruse assez plaisante, composée de réserve, de contrôle, avant qu'explose l'idée ou le jeu de mots. De même pour notre clown. Ses « mots » n'éblouissent personne. On les sent posément préparés, trop recherchés, trop calculés, d'un goût qui tient de l'Almanach Vermot et de l'auberge campagnarde. Grâce à la suavité dont Grock les gratifie, ils gagnent cependant leurs galons.

Un exemple. Parlant de son violon et voulant exprimer le maximum de perfection qu'il représente, Grock dit :
— C'est une Longines.

Longines, pour un horloger aussi bien que pour un Jurassien, représente un sommet dans la bienfacture, quelque chose qui compte. Un peu le paradis, comme pourrait en parler Ezéchiel. Faudrait-il conclure que Grock vaudrait plus ou moins s'il venait d'Evolène ou de Schaffhouse ? Non ! Mais il serait autre. Et qu'on le regarde un peu dans la rue, quand sa gueule de scène revêt son masque quotidien. Le teint irrégulier, le menton proéminent, le front haut et cassé sur les côtés — une cathédrale gothique qu'on aurait manquée. Et il marche lourdement, les semelles à chaque pas soulèvent leurs petites mottes de terre. Les genoux plient sous des charges imaginaires.

Ça aussi, c'est son village.

Mais voilà : Grock n'est pas tout à fait Jurassien. Son père descend directement de l'Oberland Bernois. Aussi, quand il joue de l'harmonica, c'est à faire pâlir d'envie les bergers de la Wengeralp. Le musicien vient des Alpes, le poète du Jura.

Somme toute, nul ne le connaît dans son village natal qui

se calfeutre au fond de la vallée, laissant en son milieu courir l'eau bavarde, épaulant le pré qui monte droit vers le ciel. C'est un pays où tout se transforme en pâturage, où de noirs sapins prient toute l'année. Poésie et force : c'est Reconviellier.

Comme vous et moi, il porte un nom et un prénom : Adrien Wettach. Son père, fermier, horloger à ses heures, tireur adroit et habile gymnaste, vient de l'Oberland — on l'a dit — tandis que sa mère est Neuchâteloise.

S'il fallait se fier à Grock lui-même — ou à son unique bouquin : « Grock raconté par Grock » — les dieux du cirque et de la scène se seraient donnés rendez-vous à son arrivée au monde, autour de son berceau et dans des circonstances telles que, vraiment, le scepticisme mériterait sa place ici. Je n'aime pas beaucoup les histoires de cigogne qu'il raconte ; elles manquent de vraie fantaisie.

Dans la famille Wettach, on a du poivre plein le derrière. On coucherait volontiers sur une carte de géographie en guise de draps. On déménage le plus souvent possible, laissant sur place un excellent souvenir aux voisins, des regrets auprès de la société de gymnastique, de la fanfare, et je suppose, passablement de dettes qu'il faudra bien payer un jour.

A trois ans, Adrien se trouve à Neuveville ; la maison qu'il habite tremble toutes les fois que passe l'Orient-Express, et ses rêves, et sa beauté. Le petit voudrait bien retenir en ses mains la lanterne rouge qui marque la fin du convoi.

Après Neuveville, c'est Le Landeron situé entre les lacs de Bienne et de Neuchâtel. Plus d'eau, plus d'express, mais une terre grasse, bonne comme du pain et piquée d'ajoncs. Décidément, l'air de la plaine ne convient plus au père Wettach. La montagne l'attire, et il déménage une nouvelle fois, alors que son fils compte cinq ans, pour cette charmante petite ville du Locle, semblable les soirs d'hiver, à une cité de sanatoria.

Le père Wettach ne s'y attarde pourtant pas. Il plante là pelles, brucelles, faux, et « reprend » comme on dit ici, un modeste bistro au Col des Roches, où les contrebandiers

viennent boire le coup avant de passer leur camelote en France, où les paisibles horlogers, abandonnant leurs quinquets et leurs « quinze rubis » tapent le carton, politicaillent et terminent leur soirée un peu ivres. Dans cet endroit rude et agréable, Adrien connaît ses premières aspirations et goûte au fruit de l'aventure. Dans la salle centrale du bistro, les « Messageries Maritimes » délèguent leurs affiches — vous savez, le bateau, le désert et un palmier dans le coin à gauche — le vin d'Algérie, les siennes — les indigènes dans les souks — ; en complément, quelques tirages de gravures anciennes. Le tintamarre du piano mécanique tandis qu'il gueule *La donna e mobile* ou le *Ça ira*, ça ira chatouille agréablement l'oreille du turbulent gamin.

A cette époque surgissent à l'horizon et venant de France, poussiéreuses, fatiguées, les deux roulottes d'un cirque ambulante. Surexcitation des jeunes esprits. Tambours, trompettes, cris, envahissent la place. Les lumières volent partout, et qui vous mettent dans l'œil du rouge, du bleu, du rose, du vert — dans l'œil d'abord, puis dans le corps.

Pour la première fois, l'être rêvé d'Adrien, le Saint-Pierre des Chrétiens, l'Elvire de Lamartine, surgit sur le podium. C'est un clown, criant, culbutant, menaçant, riant, tempêtant. Le gamin trépigne de joie. Son imagination avait fabriqué un monstre, ange et diable à la fois, qu'il portait soigneusement caché en lui, dans son sang et sa chair, et brusquement, il voit devant lui l'irréel devenu homme. Le voilà, l'idéal ! Il vit, il se manifeste. Dans l'esprit du jeune Wettach se grave, impérieusement, l'image du personnage qu'il créera, beaucoup plus tard. Après cette première vision, la nuit se passe en fièvre et la matinée suivante en fessées, car l'instituteur du lieu n'aime pas qu'on pense au cirque alors qu'il faut réciter les adverbess de temps à moins que ce ne soit : hiboux, cailloux, choux...

Et le temps passe gentiment, jusqu'au moment où un nouveau déménagement conduit la famille aux Replattes, près du Locle encore. Qu'attendre d'un gamin à cet âge ? Il va parfois à l'école ; l'été, il court les pâturages, l'hiver, il poursuit de fantastiques fantômes à travers les forêts en neige. Un destin net comme du papier à musique lui échoit

en ce coin perdu : il sera vacher. Ça forme la jeunesse, paraît-il, et jamais personne n'est mort d'avoir torché le derrière des vaches. Et Grock, aujourd'hui, ne regrette ni les parfums de l'étable, ni les dures journées de travail, ni les sonnaillles automnales — celles du Jura, les plus poétiques. Ses heures de travail fournissent à sa famille le toit, le pain, à la Saint-Martin le boudin, à la Noël, un gros jambon. Etonnez-vous qu'après de telles peines enfantines, Grock soit devenu dans son métier de clown le plus avare des clowns et le plus exigeant ?

La critique parlant de lui, beaucoup plus tard, dira : le divin, l'unique, le prince, le génial. Qu'en pensent les vaches de Pouillerel ou du Crêt de Martel ? car tout se sait dans cette région-là.

Mais voilà qu'un jour le père Wettach acquiert un café à Bienne. « Le Petit Paradis », qu'il se nomme ! Bienne ! Ville unique. Belle et douce comme un Botticelli, sage comme un jugement de Salomon, et féconde et joyeuse et nourricière. Le blé, le poisson, le vin et le soleil par-dessus. Une ville dont on saura assez quand on aura dit que sa vie atteint son maximum d'intensité les jours de Carnaval. Une ville forte en gueule ! Grock s'y trouve à son aise. C'est à Bienne qu'il débute dans la carrière. Un cirque de passage — il s'agit du cirque-arène Wetzel — l'engage comme musicien, car une dizaine de leçons de piano (quand le père Wettach gagne de l'argent, il voit grand), un peu de violon et les leçons paternelles de flûte ou de clarinette ont transformé le gamin en musicien.

— Il a ça dans le sang, précise la mère.

Trois jours durant, il accompagne ce misérable cirque à Reconvilier. Puis l'école le réclame. L'indulgence du père qui signe toutes les « excuses » qu'on veut, passe pour suspecte. C'est l'âge où il faut réciter les verbes irréguliers et Grock les anonne. Larousse l'emporte sur Wetzel.

Mais le but de sa vie se précise lumineusement. Grock fera du cirque, jonglera, jouera, pitrera, chantera. Son désir prend la couleur de son sang, la dureté de sa chair, épouse les palpitations de son cœur. Aux heures de récréation, ses camarades se disputent pour faire partie de son clan. Il est

l'« as », le grand, le seul. Ne marche-t-il pas sur les mains, ne saute-t-il pas comme un funambule par-dessus le garde-fou du pont de l'Aar ? Ne bat-il pas des records scolaires toutes les fois que l'adresse, la force physique jouent un rôle ? On le classerait premier à moins.

C'est au « Petit Paradis », devant les clients de son père, qu'il débute réellement comme clown. On applaudit ce « fiston » un peu fou, mais grêlé de drôleries et d'agilité.

Le reste de la vie de Grock ne compte plus. C'est une suite logique traversée de succès, de misère. « Troué de faim », dit quelque part Verhaeren. Inondé de gloire. Seul vaut son travail obstiné, quotidien, extraordinaire. La conquête de son art n'affecte pas notre homme, barricadé comme il l'est contre les illusions de la facilité.

Tous les pays l'ont vu. Ses débuts en famille, à l'âge de 12 ans, marquent sa destinée qui tient parfois de l'épopée. Grock !

On le voit fort bien, son tapis sur le dos, le sourire aux lèvres, parcourant s'il le fallait les pays d'Europe. Il jetterait, sur la place publique, là où danse l'ours savant, son tapis et raconterait ses petites histoires, jouerait une marche alpestre — comme il sied pour un Suisse, puis ferait la quête. Recettes assurées parce que joie donnée.

On le voit aussi dans l'anneau du cirque, gambadant derrière la queue des juments ou offrant son postérieur aux coups de pied d'un collègue. On rirait fort, et l'enfant qui sommeille au fond de tout homme se réveillerait en brailant. Ce serait beau et il connaîtrait le succès.

Seul, on l'imagine enfin sur une scène, gesticulant, souriant, chantant, vociférant, mécontent, heureux, bougeon et infatigable. Il remplirait son rôle à la perfection et ici aussi, les bravos iraient jusqu'à lui en rangs serrés.

Mais voilà, ce ne serait pas « Grock l'unique ». Ce serait un clown habile certes. Il compterait autant que le numéro 325 du bataillon 12, c'est-à-dire rien.

Alors, comment se fait-il qu'on parle de lui dans le monde entier ? que son nom effleure l'esprit quand jaillit celui de Chaplin ou de Little Tich ? D'où vient donc son apport au rire universel.

Simplement, Grock reste profondément humain dans les limites des trois rires de Molière. Il s'empêtre comme chacun d'entre nous dans l'affreuse et quotidienne monotonie de l'existence, mais il entretient au fond de lui la flamme de la foi. Celle qui illumine et poétise. Il joue notre vraie vie à tous, qui est d'aller du triste au joyeux, du sombre au clair, des pleurs au rire, du quotidien à l'éternel.

Autrefois, la Bible monopolisait avec l'Eglise le droit d'édifier les fidèles. Aujourd'hui, la scène, l'écran, le livre s'en mêlent... mais le monde ne va pas mieux pour autant.

Grock édifie par le rire. Si par lui la vie est plus belle, c'est qu'il y ajoute la poésie. Toute nue.